

**8 MAI 1978/N° 1695/France Nouvelle
Vive "Mai des années 60...78 ! "**

Jacques Brière

Il n'y a pas d'événement dont le sens, ce qu'il signifie, d'où vient et où il va, peut entièrement apparaître à ses témoins comme à ses protagonistes, lorsqu'il se produit.

Selon que l'on considère tels ou tels de ses aspects, telles ou telles intentions des acteurs, tels de leurs actes, telles ou telles de leurs suites, un événement, est, peu ou prou... « plus », « moins », « autre »...

Cela dans tous les cas et toujours mais à plus forte raison lorsque l'événement est exceptionnel et qu'il se déroule dans une période, à un moment historique, eux-mêmes exceptionnels.

Ainsi en est-il pour mai 1968 (pour l'événement et pour son temps).

Réinsérer l'événement dans le mouvement historique

Bien entendu, ce n'est pas un événement circonstanciel : d'un lieu ou d'un moment. Et, on le sait également, il ne saurait être réduit à la manière dont ses témoins comme ses protagonistes se le sont représenté et l'ont présenté.

Ce ne fut pas notamment le combat parallèle — dialogues de sourds, pratiques contraires — du «mouvement étudiant» et du «mouvement ouvrier»... le premier réveillant la révolution, le second sombrant dans le réformisme, le premier à la tête d'un combat multiforme contre les pouvoirs et pour la qualité de vie, le second, prisonnier des appareils syndicaux et des partis, n'ayant pour horizon que des revendications de nature économique et de caractère qualitatif...

Non... mai 68 a des caractéristiques fondamentales et entièrement différentes.

Et ces caractéristiques ne peuvent être progressivement découvertes (nous ne faisons encore qu'un premier pas sur ce chemin) que si l'on analyse et ce qui s'est passé avant et ce qui s'est passé après, en France, cela va de soi, mais également, cela va de soi (?) dans le monde...

Elles ne le peuvent, finalement, que si grâce à cette investigation de part et d'autre de l'événement, dans le temps et dans l'espace, on réinsère ce dernier dans ce que cette investigation permet d'abord de découvrir, c'est-à-dire la crise : la crise du c.m.e. comme forme présente (troisième phase) de la crise du type de société dont le capitalisme est la dernière forme.

En premier lieu, c'est le moyen d'éviter les pièges du «photographisme». Détacher l'événement, comme un organe du corps humain, afin de l'étudier «in vitro» est à coup sûr nécessaire. C'est un moment, que rien ne peut remplacer, de la recherche de la vérité (de son approche jamais achevée). Mais un moment seulement. Arrêter le film pour s'arrêter sur

l'une des 24 images qu'il faut faire suivre en une seconde pour obtenir le mouvement est nécessaire... Mais, prises séparément, ces 24 images ne peuvent pas nous livrer ce que recèle seul leur enchaînement... «Mai» est l'un des phénomènes qui permettent de découvrir et de caractériser la crise mais cette dernière est à son tour le moyen de découvrir pleinement et de caractériser véritablement mai.

Une autre manière de penser

Réinsérer l'événement dans le mouvement historique, réinsérer mai dans le développement de la crise, c'est la possibilité à la fois d'apprécier convenablement son importance, sa force... et de relativiser ces dernières.

En second lieu — et c'est ceci qui rend possible cela — c'est le seul moyen d'acquérir les instruments qui puissent «décoder» l'événement. Cela est particulièrement important.

S'il est vrai que l'une des données majeures de la crise, en tant que crise de type de société, que met en évidence sa troisième phase (depuis les débuts des années 60) est qu'elle doit être aussi passage «révolutionnaire» d'un mode d'appréhension de la réalité à un autre (manière de penser, de sentir, de voir...) s'il est vrai aussi que ce passage s'effectuera sur une très longue période, il est certain également que nous demeurons encore tributaires (esclaves), pour l'essentiel, des modes d'appréhension de la réalité que le type actuel de société a façonnés depuis dix mille ans.

Et dans ces conditions — sur le coup — la «lecture» de mai ne pouvait qu'être inexacte.

Les mots, les concepts, la syntaxe et pour une part les instruments (institutions, organisation...) qui l'auraient permise manquaient ou n'étaient encore qu'à l'état d'ébauches plus ou moins imparfaites et fragiles.

Les vieux mots, les vieux concepts, la vieille syntaxe faisaient obstacle et lançaient l'œil aussi bien que la pensée dans les impasses.

Il est plus facile de penser ce que l'on dit (comme les mots que l'on emploie), le discours que l'on tient vous conduit à penser, que de dire ce que l'on pense (d'avoir un langage, une syntaxe qui correspondent à la pensée...).

Et sans doute peut-on estimer que, face aux réalités nouvelles et anciennes de mai, le courant que l'on a appelé gauchiste —chez les étudiants et dans la classe ouvrière — a subi pour une part l'entraînement de la «phrase libertaire» telle qu'elle se formula au cours de la première phase de développement de la crise (avant 1914) ; de la phrase et, plus exactement, du «signe» puisque ce n'est pas seulement ici du discours qu'il s'agit mais du graphisme de mai, du geste, etc. Les erreurs commises

ne trouvent évidemment pas là d'excuse mais par contre — et le gauchisme lui-même — un complément d'explication qui, me semble-t-il, est très important.

De même, il est clair que le mouvement ouvrier (réformiste mais aussi révolutionnaire) n'était pas suffisamment armé pour lire la réalité de mai et que lui-même fut ainsi (aussi) entraîné à ne pas discerner nombre de phénomènes nouveaux : de besoins, d'aspirations, de revendications, ou à les lire de travers. Ce n'était pas ici les mots, les concepts, la syntaxe, les images de la première phase de la crise qui faisaient écran, mais ceux-là même de la seconde phase de la crise (première guerre mondiale jusqu'aux années 60). Cette seconde phase dont on ne savait pas encore qu'elle était achevée...

De ce fait, mai 68 fut vécu — notamment et pour une part par la classe ouvrière et ses organisations — sur le mode de «36», selon ses catégories, sa manière de définir (et de séparer) l'économique du politique, le particulier du général, le court terme du long terme, ce que l'on dit «quantitatif» de ce qui est «qualitatif» etc.

Deux exemples de cette nécessité de chercher devant et derrière «l'événement Mai», pour mieux l'apprécier, c'est-à-dire en particulier pour commencer à découvrir le langage qui permette de voir ce que l'on n'a pas pu appréhender alors.

Le premier concerne justement le mouvement ouvrier. Sa grève, ses aspirations, ses revendications furent certainement beaucoup plus complexes, comportèrent certainement beaucoup plus «d'inexprimé» (d'inexprimable alors) que l'on peut encore le penser.

La preuve en est fournie par les formes que prit l'action et surtout par le contenu qu'acquiert de plus en plus de luttes dans les années qui suivirent : grèves dites «sauvages», «bouchons».... ; Lip, bien sûr, mais autant mille autres mouvements dans lesquels les o.s., les femmes, les jeunes, les immigrés... jouèrent un rôle de premier plan... et enfin (façon de parler !) Michelin.

Pas seulement la Sorbonne ou l'Odéon

Et je pense que mai n'est pas seulement la Sorbonne, l'Odéon, ou Nanterre, mais les grèves dans les grands secteurs (et les grands «bastions») traditionnels : métallurgie, cheminots, bâtiment, chimie... ne peuvent révéler leur sens, leur contenu entier (ce qu'elles n'ont pas su dire, ce que l'on n'a pas su lire) que si on les met en rapport avec ces formes et ces contenus nouveaux... Renault 68 est dans Michelin 78 et réciproquement.

Second exemple, celui-là pris «en arrière». S'il est vrai que mai 68 se situe bien au début de «quelque chose» de nouveau, — et notamment parce que ce nouveau est radicalement nouveau ainsi que nous commençons à l'apprendre — il est vrai aussi que ce n'est pas le début.

L'entrée de la crise dans sa troisième phase ne devient apparente — largement perceptible — qu'en 1968 mais déjà les années 60 (1960-1968) étaient, comme des cerisiers au printemps, chargées de signes annonciateurs.

Et pour «comprendre» mai 68, non pas pour lui trouver des significations qu'il n'a pas mais pour le mettre «en situation» et découvrir ainsi sa dimension et ses caractéristiques réelles, rechercher ses signes est indispensable.

Les rechercher, les apprécier, voir ce qui appartient à ce qui «tire en avant» (notamment du côté des forces productives) et à ce qui «tire en arrière» (notamment du côté des rapports de production), distinguer ce qui est signe de phénomènes nouveaux et ce qui est réactions à cela (de défense, d'évasion, etc.)... et faire cela en considérant tous les niveaux et tous les domaines de la vie sociale.

Années 60

Années 60 : débuts de la révolution scientifique et technologique, croissance rapide du salariat... et premiers pas des cafés-théâtres, années de «folie» du rock, manifestations de la «contre-culture»...

Années 60 : premier signe de l'essoufflement dans les faits, mais aussi dans les têtes, du mode de c.m.e. de croissance et de consommation, d'un «désenchantement» à l'égard du progrès, d'un doute sur son «automaticité» et la capacité de la science à l'assurer...

Années 60 : seconde «révolution sexuelle» ; le temps ou l'armée, le service militaire, cessent d'être signe de l'accession à la virilité pour les hommes.

Années 60... années où les sciences humaines se remettent en question et où la question du «signe» (la sémiologie) devient une question essentielle; années où les femmes, les jeunes, les o.s., les immigrés prennent place au premier rang des luttes...

Années 60, au cours desquelles la consommation annuelle de tranquillisants, d'antidépresseurs et de psychostimulants est multipliée par trois ainsi que les congés pour maladies psychotiques.

Années 60... qui voient le mouvement pour les droits de l'homme et la «dissidence» prendre une dimension nouvelle dans les pays socialistes, cependant que le «Peace Movement» aux U.s.a. développe une opposition «interne» à la guerre du Vietnam dont les effets sont extrêmement importants...

Années 60 de la révolution culturelle en Chine, des heures chaudes du mouvement révolutionnaire en Amérique du sud..., du castrisme, du guévarisme...

Années 60 où la fin d'un «ordre» (une mutation) s'annonce dans le mouvement ouvrier international et dans les rapports entre les forces internationales...

Telle est — mais d'autres signes sont certainement à découvrir — la situation de mai : de ses printemps et de ses hivers ; le mai de Paris et de Prague, de Berkeley et de Rome... ; le mai de 68 ; et, parce que ce n'est encore que le début de la troisième phase de la crise, le mai de 1978...